

Françoise Moulin

Les malhabiles

*Pour Cécile.
Et pour Audur Ava Olafsdottir.*

Je rénove cette foutue verrière depuis deux semaines maintenant : armature branlante et verres anciens si fragiles qu'au moindre coup de rabot un peu trop affirmé, tout pourrait s'effondrer. Je m'use les mains à essayer de sauver ce qui ne devrait pas l'être. Le bois est abîmé, et je ne suis pas sûr de pouvoir le restaurer. Les nouveaux propriétaires de la maison ont décidé que la verrière devait revivre, il ne me reste qu'à tenter de leur donner raison. J'aimerais bien y arriver. Cette pièce est très belle, ouvrant sur le jardin sauvage et les hortensias géants.

LES MALHABILES

Dans le couple, c'est elle qui semble la plus attachée à la rénovation de la verrière. Elle écrit, d'après l'entrepreneur de leur connaissance qui a fait appel à moi. Elle doit vouloir que ce lieu soit un écrin, une sorte de garantie de travail littéraire. Elle doute, ça se voit. Son mari et elle sont des citadins, impliqués dans la vie, la ville. Moi j'ai fui Paris, la place Blanche, pour vivre dans la maison natale de mon père, au bout de ce Finistère ombrageux. Je ne savais pas ce que j'y trouverais, mais une femme m'a aidé à franchir le pas. En me quittant. Je suis venu ici parce que je n'avais plus de place ailleurs, et dans l'espoir de m'ancrer un peu. Je façonne le bois. J'aime la répétition des gestes, la précision du ciseau à bois, le façonnage des cornières, l'odeur de la sciure.

J'ai aimé l'idée d'être menuisier avant de le devenir. J'ai été musicien, guide au Mont Saint-Michel, j'ai effectué plusieurs missions humanitaires. La menuiserie est une affaire de précision et de patience. J'étais si las des approximations que j'ai choisi ce métier pour réguler ma vie, mes bras, jusqu'au rythme de

LES MALHABILES

mes humeurs imprévisibles. La maison de mon père est idéale pour moi, un véritable cadeau de la vie, paradoxalement rendu possible par sa mort. Il a vécu là après la disparition de ses propres parents. Il est né dans l'aile gauche du bâtiment, autrefois une laiterie. J'y ai fait ma chambre. Il me semble y retrouver une quiétude primitive, une chaude odeur de lait, la baratte de mes émotions ruinées. Je vis seul, avec des aventures régulières. Souvent, de belles rencontres, rarement de grandes histoires. Ça me va.

Je suis une machine-outil, une machine d'oubli. Ma bibliothèque est aussi vaste que mes espérances sentimentales sont courtes. J'y puise l'énergie, l'exaltation, les rires que je ne partage plus avec mes contemporains. J'y ai entassé les livres de mon père, des récits de voyages surtout. Je n'ai plus besoin de bouger de mon coin de forêt depuis que j'ai une bibliothèque de cette ampleur. C'est moi qui ai taillé les planches qui les accueillent, ces livres de partout, dans un tronc de chêne, planté le jour de ma naissance par ma grand-mère. Le chêne a poussé pendant que je m'agitais place

LES MALHABILES

Blanche, puis au Mali, incapable de faire coïncider mes envies avec un endroit fixe, une femme ou un projet professionnel. Je ne suis pas fondamentalement rétif à l'idée de construire autour de moi un cocon de conjugalité rieuse, bien serré au risque d'étouffer un peu, mais les femmes ne rient jamais longtemps avec moi. Je ne sais pas pourquoi, ce n'est pas moi qui change, ce sont elles qui cessent brusquement de rire, tôt ou tard.

La première fois que j'ai vu les propriétaires de la maison, ils m'ont à peine aperçu au milieu des autres artisans. Plombier, électricien, plaquiste, peintre, nous étions nombreux à remettre en état cette vieille maison, inhabitée depuis des années, qui deviendrait leur maison de vacances. J'avais le beau rôle, celui de rénover ce qu'ils avaient décidé de sauver de la ruine. Les autres devaient casser et refaire. Étonnamment, le mari dessinait des plans très détaillés, qu'il m'envoyait par mail, mais ne semblait guère concerné une fois sur place. C'était déroutant au début, puis je me suis adapté. Elle, au contraire, attachait de

l'importance aux détails, sans se soucier de l'avancement général.

Il m'avait confié qu'elle avait choisi cette maison à cause de la verrière. Elle y venait souvent, donnait l'impression de vouloir se poser derrière les grandes vitres, et ne plus jamais en bouger, mais elle semblait ne pas me voir, ou m'éviter. Elle avait beau se montrer chaleureuse avec les autres, attentive à leurs questions ou à leurs problèmes techniques, elle ne manifestait aucun signe d'intérêt à mon égard et ne m'adressait pratiquement pas la parole. Je me suis demandé si nous avions pu nous connaître avant, il y a longtemps, dans des circonstances qui expliqueraient son attitude. En revanche, elle touchait beaucoup ce que j'avais fait. Elle passait de longs moments à effleurer les contours des fenêtres, ou à suivre les nœuds du bois remis à nu. Ses gestes étaient lents, paisibles, et j'ai fini par y voir un signe de non-agressivité, comme un pacte tacite entre nous : « Je ne te parle pas, mais je reconnais ce que tu fais ». Ca m'allait bien, au fond, même si le décalage entre son attitude

LES MALHABILES

avec les autres et avec moi était étrange. Et vexant, quand j'étais de mauvais poil.

Un matin, je suis arrivé très tôt dans la maison en chantier, et je n'ai pas remarqué tout de suite ce qui avait changé dans la verrière. La lumière de l'aube était très crue, à peine atténuée par l'ombre des hortensias qui bordent le jardin. La pièce était encombrée d'outils, de cartons et de pots de peinture, comme la veille. Simplement, dans l'angle le plus à gauche, face au jardin, une petite table avait été installée, avec une chaise de bistrot. Et sur la table, un livre et du papier d'Arménie à demi brûlé dans une coupelle. J'ai alors eu l'impression de comprendre cette femme et son détachement. Elle avait juste hâte que je m'en aille, que j'aie achevé mon travail, pour prendre possession de ce lieu qui lui tenait tant à cœur. Cette idée m'a rassuré, mais avais-je besoin de l'être? Je ne connaissais même pas son prénom.

Je me suis approché pour observer le point de vue qu'elle avait choisi sur le jardin, et j'ai ressenti alors une sorte de connivence avec elle. J'aurais installé ma table au même en-

droit, dans cet angle qui permettait à la fois de contempler les grands pins parasols au loin, sur la mer, et le détail tout proche de la rosée sur les herbes folles. J'allais retourner le livre pour en découvrir l'auteur, lorsque j'ai entendu des pas dans l'entrée. Je me suis écarté, soucieux de ne pas sembler indiscret dans ce capharnaüm pourtant si peu intime. C'était elle. Elle m'a salué sans vraiment me regarder et, alors que je m'éloignais pour couper des plinthes à l'autre angle de la pièce, elle est allée prendre le livre puis elle est venue vers moi et me l'a tendu.

— C'est pour vous. Je vous ai entendu parler de voyage l'autre jour, et ce roman est un des plus beaux voyages qui soient.

Je n'ai pas eu le temps de la remercier. Déjà, elle avait tourné les talons et s'activait autour d'un carton de déménagement. Il n'y avait pas de place pour autre chose que ce livre, ce signe d'existence commune. Le lendemain, elle était repartie à Paris et je ne devais plus la revoir avant plusieurs semaines. J'ai lu le roman, bien sûr, autant par curiosité que par envie de découvrir un peu cette femme,

LES MALHABILES

espérant déceler entre les lignes quelque chose qui m'éclairerait sur sa froideur à mon égard. Je n'arrivais pas à me défaire de l'idée qu'il y avait un dévoilement troublant dans ce don littéraire, pourtant démenti par sa distance. Je n'étais pas troublé par elle, au sens strict du terme, mais par ce qui m'échappait.

J'ai sincèrement aimé le roman, une allégorie de voyage initiatique entre l'Islande et la Finlande, avec un beau regard de femme porté sur la paternité. Lire ce qu'elle avait lu, être touché par ce qu'elle avait jugé bon de partager avec moi, m'a instantanément donné le sentiment de la comprendre, d'être avec elle. J'avais même parfois l'impression de marcher dans ses pas, sur ces chemins d'Islande, et de lui faire la conversation. Sans nous connaître, nous partagions désormais une intimité plus forte que beaucoup d'échanges plus concrets. Enfin, c'est ce que je me disais quand j'ai su, par un mail de son mari, qu'ils revenaient deux jours pour suivre l'avancement du chantier. Qu'ils revenaient ou qu'il revenait; sa formulation ne m'avait pas permis de deviner s'ils seraient ensemble ou s'il venait seul.

LES MALHABILES

J'avais bien travaillé, la verrière était rénovée, ne restait plus que quelques finitions. Je quitterais bientôt le chantier, et ne la reverrais sans doute jamais. J'ai choisi un livre dans ma bibliothèque, le roman d'un auteur japonais qui me fascine, pour le lui offrir en retour. Un autre voyage, ailleurs, que je referais bien avec elle, par procuration de lecture différée.

Le peintre m'a prévenu qu'il y avait de la lumière dans la maison, et qu'ils devaient être arrivés. J'aurais dû être là, pour finir une cloison. J'étais parti de chez moi en milieu d'après-midi dans l'intention de rejoindre le chantier, mais je me suis arrêté au bord de l'eau, sur les hauteurs de la baie, et je suis resté là deux heures au moins, à regarder la mer, affalé sur la dune, dans une sorte de stupeur paresseuse. Je me sentais flottant, sans énergie. Contemplatif sans l'être, absent aux choses, et néanmoins vaguement heureux. Une attente sans autre raison que l'attente. J'éprouve rarement le besoin d'aller au bord de l'océan. Savoir qu'il est là, à portée de pas, me suffit. Cette fois, j'ai eu envie, et besoin, de m'arrêter au bord des vagues, de respirer fort et de me

laisser aller à ce balancement hypnotique que provoque le ressac quand on est épuisé.

Lorsque j'ai réussi à retrouver un peu d'énergie pour prendre le volant et me diriger vers leur maison, le soleil déclinait. J'avais la clé et pourtant, j'ai sonné. Personne n'a répondu. Je me suis dit que, sans doute, le courant n'avait pas été rétabli. J'ai frappé. Une fois, deux fois, plus fort. Rien. Je suis entré en m'annonçant. Toujours rien. La maison est grande, je l'ai traversée en claironnant des « bonsoir » de plus en plus indistincts. Il y avait de la musique, qui me coupait d'eux. Suivre le long couloir, m'arrêter au seuil de chaque pièce en me rapprochant de cette mélodie légère, et de cette femme chaque fois plus inconnue, m'a soudain semblé intolérable. Je flottais, avec des pieds de plomb. Je voulais être près d'elle, et je le redoutais. Lui parler, sourire à son mari, expliquer mon travail, justifier un devis, rien de cela ne pouvait sonner juste. J'avançais, pourtant. La situation me bouleversait. J'avais l'impression de m'avancer vers quelqu'un qui m'attendait. Attendu, quel mot exquis. L'incomparable délice de se

LES MALHABILES

savoir attendu, espéré, désiré. Le monde s'arrête quand on est attendu. C'est si rare. J'ai ralenti le pas, peu pressé de rompre cette illusion parfaite. Elle m'attendait, je venais à elle. Entre nous, deux livres, à peine quelques mots, un regard grave. Rien d'autre. Rien qui justifie cette terreur d'entrer dans la lumière de la verrière, au bout de ce couloir obscur baigné de musique.

J'ai franchi le seuil, il était là. Seul. Il a eu le geste étrange de me tendre les mains, comme une offrande, alors que c'est moi qui venais avec l'espoir d'abandonner un peu de moi, pour une fois. Ma déception fut inouïe, d'une violence folle. J'avais envie de fiche le camp, sans un mot. De tourner les talons, ou de lui envoyer un pain dans la gueule. Je voulais tellement qu'elle soit là, que ce soit elle, ou un de ses livres, qui m'attende. Je voulais prolonger la rencontre, retrouver l'énigme étourdissante de ce que nous avons fugacement échangé, sans obstacle. Lui en était un, et son geste vers moi résonnait comme une agression. Il a vu mon regard, et a aussitôt ramené les mains vers lui, dans un mouvement

LES MALHABILES

de retrait aussi rapide que mon attitude avait été hostile. J'ai compris l'absurdité de ma déception, et décidé de faire bonne figure, tout en guettant d'éventuels pas signifiant sa présence. Je le regardais, et je l'attendais, elle, alors même qu'il me semblait n'avoir jamais éprouvé de désir pour elle. J'ai eu un sentiment de faute, que rien ne justifiait, et j'en ai été le premier surpris. Serait-ce que le désir puisse être tout entier dans l'espace inaltéré de l'histoire à venir, quelles qu'en soient les prémices? C'était la première fois de ma vie que le sentiment d'interdit me faisait rougir à ce point, et me sentir aussi coupable que si je l'avais écrasée du poids de mon désir de la clouer à moi.

J'en étais là de mon trouble quand il m'a adressé la parole :

— Je vous remercie d'être venu pour la réception des travaux, alors qu'elle était prévue plus tard.

J'étais étonné qu'il me parle de fin de chantier, alors que j'avais encore pas mal de choses à faire : sabler les boiseries, ajuster les profilés, renforcer les ferronneries Je le lui ai

expliqué posément, à nouveau maître de mes mots. On était sur le registre du travail, la tension baissait, j'arrivais à lui parler tout en guettant ses pas à elle, sans que cela se voie trop ostensiblement.

— Ce sera bien comme ça. C'est parfait, ce que vous avez fait. Je vais vous régler ce que je vous dois, en anticipant ce qui reste à faire, comme ça les comptes sont clairs et vous pouvez finir tranquillement.

Il était bizarre. Il parlait un peu mécaniquement, en se répétant beaucoup. Je me suis demandé s'il avait bu ou s'il me prenait pour un demeuré, à qui il fallait redire et redire les choses pour qu'il les intègre. Je suis resté tranquille, l'essentiel était ailleurs. Elle ne descendait pas. Pas un son, pas un bruit, pas un signe de sa présence. Et si elle ne l'avait pas accompagné? Si elle était restée en ville, à cause de son travail ou des enfants? Je devenais fou, à faire mine d'écouter son mari, à être contraint de lui répondre sur des questions de menuiserie, alors que j'étais à mille lieues d'avoir envie de causer double vitrage. Où est-elle, dis-moi où elle est, je t'en conjure. Je ne demande pas

grand-chose, je veux juste qu'elle descende cet escalier, que tu aies des choses à faire à la cave ou au diable, et que tu me laisses lui donner ce livre, collé à ma hanche, au fond de ma poche. Je ne veux pas te voler ta femme, je veux voler son attention. Capter son regard, l'entendre tourner une page, épouser sa nonchalance et me repaître de sa quiétude distraite. Alors finis-en avec ce chantier, et dis-moi où elle est.

— Ma femme vous avait-elle parlé du projet de lucarne dans le grenier ?

On y vient, quand même. « Ma femme », j'ai du mal à l'entendre prononcer ces mots.

— Non, je ne savais même pas qu'il y avait un grenier. Que souhaite-t-elle, une ouverture sur la mer ? La vue doit être belle, sur la chapelle et les pins.

— Oui, elle voulait voir la mer de là-haut, et pas juste sur la pointe des pieds. Elle avait envie d'y installer une autre table d'écriture, pour le soir. La verrière c'était pour le matin, le soir, elle serait allée là-haut.

— Serait ?

— Oui. Inès est morte la semaine dernière.

LES MALHABILES

L'annonce de sa mort ne m'atteint pas tout de suite, enchanté que je suis de pouvoir enfin la nommer. J'aime ce prénom, ces quatre lettres qui ne claquent pas, musicales et fermes.

Inès est morte. Inès. Morte. Je répète intérieurement ce que j'ai entendu, mais sans l'avoir compris. Pas encore. Presque, mais pas encore. Nom de Dieu, laissez-moi un répit, laissez-moi dans la stupeur d'avant la compréhension. Inès est morte. Inès. Inès.

— Inès souffrait depuis dix ans d'une forme de cancer rare, l'ethmoïde, qui touche les fosses nasales et les sinus. Vous devez connaître ça, vous qui êtes menuisier. C'est le grand risque de votre profession, à cause des poussières de bois. Ça commence dans les sinus, puis ça envahit la face, progressivement, sans qu'on s'en aperçoive. On le voit quand ça atteint le nez, et qu'on a du mal à respirer. À ce moment-là, c'est trop tard. Personne n'a compris pourquoi elle a eu ce cancer. La maladie touche normalement les travailleurs du bois en fin de carrière.

Son abattement est palpable et ses mots semblent frappés de la même pesanteur que

LES MALHABILES

ses épaules voûtées, comme refermées en creux sur son chagrin.

— Inès est morte en dix jours, sans véritable souffrance. Elle me disait qu'elle n'arrivait plus à sentir les choses, la vie, à respirer vraiment loin de sa verrière. J'ai voulu l'y ramener, pour la fin, et organiser des soins palliatifs ici, mais elle n'était déjà plus en état de voyager. Et pourtant, il lui restait un livre à lire, m'a-t-elle dit, ou un livre à dire? Je n'ai pas compris si elle voulait lire encore, ou écrire. Elle n'en avait pas parlé avec vous?